

# Besprechungen und Anzeigen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Anzeiger für schweizerische Geschichte = Indicateur de l'histoire suisse**

Band (Jahr): **17 (1919)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird, an Dr. Hans Nabholz, Staatsarchiv Zürich.

**J. M. Tourneur-Aumont.** Études de cartographie historique sur l'Alemanie. Régions du haut-Rhin et du haut-Danube du III<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle; avec 3 cartes hors texte. Paris, 1918. 322 p. in-8.

Le livre de M. Tourneur-Aumont ne prétend pas à autre chose qu'à aborder quelques-unes des questions que pose la géographie historique de l'Alemanie. En fait il retiendra l'attention des historiens pour des raisons beaucoup plus générales; tout d'abord il est un répertoire bibliographique d'une grande richesse et d'une haute valeur critique; en second lieu il propose et définit une nouvelle méthode d'investigation; enfin grâce à cette méthode, il développe en tableaux saisissants des idées originales et souvent nouvelles sur l'histoire de l'Alemanie et son rôle dans la «structure européenne.»

La bibliographie passe en revue les sources de toute nature, historiques et géographiques, auxquelles l'histoire de l'Alemanie doit avoir recours. La bibliographie des œuvres est une suite de dissertations dans lesquelles M. Tourneur-Aumont établit le bilan de nos connaissances et retrace les étapes de leurs progrès, sur une série de questions souvent épineuses et toujours controversées, telles que le nom et la race des Alamans, leur colonisation, leurs rapports avec l'empire romain, leurs invasions, leur soumission par les Francs. Il traite des enquêtes menées sur la géographie physique de l'Alemanie, et sur les origines historiques des régions qui lui ont appartenu. Au sujet de la Suisse il relève la prudence avec laquelle il convient de procéder dans l'étude de la limite des langues et le rôle conservateur de la topographie alpestre, au point de vue de l'ethnographie et des dialectes.

Mais cette bibliographie, l'auteur ne l'a pas entreprise dans le seul but de nous munir d'un guide, d'un instrument de travail, ou d'éclaircir nos idées sur les résultats atteints jusqu'ici par la science. Il procède à cette mise au point pour illustrer la méthode nouvelle qu'il propose, et définir son champ d'action.

Pour M. Tourneur-Aumont «la géographie politique de la France et de l'Allemagne, de l'Empire romain et de l'Europe du Nord a, du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, dépendu des succès et des désastres des Alamans» (p. 5). Pour définir l'Alemanie «toutes les méthodes de la géographie historique régionale» ont été mises en œuvre, «la toponomastique, l'ethnographie historique, la géographie historique des paysages, des monuments, des langues, des établissements humains aux temps préhistoriques, romain et franc» (p. 7). Seule «la méthode auxiliaire par excellence de la géographie historique, la carto-

graphie historique n'a pas encore été employée à titre particulier» (p. 7). La «cartographie historique n'est pas la simple illustration d'une œuvre, un ornement ajouté à une description». Elle est «une méthode originale de la science» (p. 8), en ce sens qu'elle donne un exposé des faits clair et probe; elle les éclaire et les explique d'une autre manière et avec plus de mobilité que l'exposé écrit. La cartographie historique se répartit en cartographie de précision à grande échelle au moins 1.100,000 et cartographie de reconnaissance au-dessous de 1.100,000. De l'une et de l'autre M. Tourneur-Aumont indique les moyens et la portée.

Utilisant cette méthode, l'auteur dresse trois cartes, celle des Champs décumates et l'Alemanie au 1.2,000,000, celle des Etablissements et incursions d'Alamans dans l'empire romain au 1.12,000,000, celle du Premier duché d'Alemanie au 1.1,250,000. Dans les copieux commentaires qu'il encadre de ces trois représentations graphiques, il dégage de toute l'histoire des Alamans les faits géographiques et les place dans le vaste cadre de la «structure européenne.»

Il est impossible de résumer les «Études» de M. Tourneur-Aumont; ses idées originales, ses vues d'ensemble font oublier l'aridité de la critique des textes et la confusion des discussions érudites; elles donnent une impression de fraîcheur et de renouvellement vraiment bienfaisante. Ce n'est qu'en les lisant dans leur détail et avec la plus grande attention — et cette opération n'est point désagréable — que l'historien se fera son opinion sur la solidité de la méthode proposée par l'auteur, en même temps qu'il prendra l'habitude de situer les faits non seulement dans le temps, mais dans une topographie habilement reconstituée.

Pour donner une idée des conclusions formulées par l'auteur nous citerons seulement le jugement qu'il porte sur la colonisation de la Suisse par les Alamans, après leur défaite par Clovis et sous l'autorité de Théodoric roi des Ostrogoths, à la page 226:

«Théodoric réalisa ainsi en Rhétie, à l'aide des Alamans, ce que le gouvernement romain avait tenté contre eux dans les Champs Décumates. L'Alemanie était née des Champs Décumates manqués; la Suisse naquit de Champs Décumates réussis. Le nom de «ligues suisses des hautes Allemagnes», que la Suisse gardait encore au XVII<sup>e</sup> siècle, reporte, au-delà des fondations de cantons du moyen-âge, à ces anciens agencements d'Alemanies spontanées et d'Alemanies officielles qui suivirent la victoire de Clovis, grâce à la politique de Théodoric»

Ce fut alors en effet que le nom d'Italie commença à repasser au sud des Alpes et le nom d'Allemagne à les atteindre au nord. La Suisse est née de leur rencontre et de leur accord et rappelle quelles combinaisons durables sont résultées, dans la géographie politique de l'Europe, des mouvements desordonnés des Alamans.»

Une conception aussi hardie et aussi nouvelle des raisons de nos origines démontrera à elle seule l'intérêt qui s'attache à ce beau volume.

Genève.

Paul E. Martin.

Colonel **Repond**, Le costume de la Garde suisse pontificale et la Renaissance italienne. Rome, Imprimerie polyglotte vaticane, 1917. — Dépositaire pour la Suisse: Librairie de l'Université Fribourg.

L'uniforme de la garde suisse pontificale a subi au cours des siècles des modifications regrettables qui lui ont fait perdre sa noblesse primitive. Le colonel Repond, commandant actuel de la garde, a entrepris de rendre à la tenue de ses hommes son ancienne splendeur. Il a fait adopter une série d'ordonnances qui remettent en honneur la belle harmonie, la pureté de lignes et l'élégante simplicité de la Renaissance italienne.

Pour arriver à ce résultat, le colonel Repond a fait de longues et patientes recherches dans le passé glorieux de la garde suisse pontificale, fondée en 1506 par Jules II. En s'appuyant sur une documentation de premier ordre, il a pu reconstituer l'histoire détaillée de son costume. Il a condensé ses recherches en une étude d'une solide érudition et d'un haut intérêt.

Ce costume, constamment reproduit par les plus grands artistes de la Renaissance, a atteint son plus haut degré de perfection sous Clément VIII (1592—1605) pour tomber ensuite dans une longue décadence, jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

Le tableau du palais Mattei à Rome, représentant l'entrée de Clément VIII à Ferrare en 1598, nous montre les hallebardiers suisses revêtus de pourpoints tailladés dont les manches raphaëlesques s'harmonisent heureusement avec les chausses à rayures orangées et bleues. La légende attribue à Raphaël le dessin primitif de ces somptueux uniformes.

On peut suivre toute l'évolution de la mode et du goût de la cour pontificale dans les fresques où la garde-suisse est représentée; ainsi au Vatican, au Palazzo Vecchio de Florence, au château de Caprarola, près de Viterbe, où revivent les *Svizzeri* du *Cinque cento*. La garde suisse a eu le mérite de résister aux modes étrangères, dans une certaine mesure, en restant fidèle à la fois à la tradition de la Renaissance italienne et à la robuste simplicité suisse. Les exagérations de mauvais goût du costume allemand et espagnol ne réussirent guère à modifier d'une façon sensible la silhouette des hallebardiers de la garde suisse, jusqu'au milieu du 16<sup>e</sup> siècle. L'influence de la Renaissance persista jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup>, mais le 19<sup>e</sup> vit s'accroître la décadence avec l'affaiblissement général du sens artistique.

Le beau volume du colonel Repond, richement illustré, est d'une lecture facile et attachante. Il démontre avec clarté et éloquence que l'altération du costume suppose, en général, celle du goût. Il a compris que «la beauté la plus indispensable à l'uniforme réside dans la ligne. Si elle fait défaut, rien ne la remplacera. En revanche, une silhouette heureuse s'accommode d'un minimum d'ornements.»

Ses officiers ont repris, en 1914, ce même costume rouge à crevés verts que leurs «anciens» avaient porté à la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Les gardes ont revêtu, de nouveau, comme petite tenue, le *sayo* non tailladé de 1527, le *mo-*

*tion à crêlée* a remplacé le casque à plumet, introduit en 1850. L'ample et pittoresque manteau (*giornea*) peint par *Pinturicchio* dans la fresque du couronnement de Pie II, l'a emporté sur la capote moderne.

Ainsi les Suisses qui veillent actuellement aux portes du Vatican sont vêtus comme ceux qui ont servi de modèles aux maîtres de la Renaissance.

Berne.

P. de Vallière, major.

O. Mittler. Die militärisch-diplomatischen Sendungen des Seigneur Sancy nach der Ostschweiz und nach Deutschland in den Jahren 1589 bis 1591. — Verlag von Hrn. Gebr. Leemann & Co. Zürich-Selnau. (Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft XI. Band, Heft 2, 1918/19.)

Une figure curieuse de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est bien celle de Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy. Ce personnage, surtout connu par le diamant qui porte son nom, non moins que par ses multiples changements de religion qui ont inspiré la mordante satire de d'Aubigné, mériterait d'être peint en pied par un portraitiste de talent. Appartenant à une illustre famille parlementaire de Paris, dont les prétentions à la haute noblesse, il est vrai, n'étaient rien moins que fondées, Sancy avait des dons peu ordinaires d'éloquence persuasive. Avec cela beaucoup de hardiesse et une absence de scrupules qu'il savait dissimuler sous les allures d'un homme du grand monde, abondant en promesses et en bonnes paroles, réputé pour sa magnificence et ses riches joyaux.

Maître des requêtes, conseiller d'Etat, ambassadeur, Sancy sut rendre des services tels qu'il finit par entrer au Conseil du Roi et par diriger les finances, jusqu'au jour où Sully le supplanta (vers 1597). Il revêtit d'autres fonctions publiques, notamment la charge de colonel général des Suisses, qualité sous laquelle il figure encore lors de la guerre de Savoie de 1600. Puis il tomba dans la disgrâce, sort commun à bien des hommes d'Etat, même de notre temps.

La période où il déploya le plus d'activité et où il se mit décidément en évidence, ce fut celle qui s'étend de 1589 à 1591, période qui nous intéresse d'autant plus que le centre de ses opérations se trouve être surtout la Suisse. C'est cette époque qu'a étudiée spécialement M. Otto Mittler, docteur en philosophie, dans son ouvrage intitulé «Les missions militaires et diplomatiques du seigneur de Sancy en Suisse et en Allemagne, dans les années 1589—1591.»

Après avoir eu l'honneur, dix ans auparavant, de signer le traité de Soleure, préparé par son prédécesseur Hautefort, pour la conservation de la cité de Genève, Sancy fut envoyé de nouveau en Suisse, au mois de février 1589, par le roi Henri III aux fins de contracter des emprunts, de lever des troupes et de lancer de nouveaux assaillants sur les flancs du duc de Savoie, usurpateur du marquisat de Saluces et envahisseur de la Provence et du Dauphiné. Henri III était aux abois. Sancy sut en imposer à de trop crédules

alliés. Il jeta dans la mêlée pour longtemps les aventureux Genevois, qui ne demandaient qu'à se battre, et pour quelques jours les Bernois, plus prudents. Aussi bien il leur promettait, le cœur léger, par des *contrats* célèbres (entre autres celui du 19 avril avec Genève), la possession des anciens *bailliages* conquis par les Bernois et les Genevois en 1536 et rétrocédés, comme on sait, au duc de Savoie quelques trente ans plus tard.

Avec le contingent suisse que, pour ainsi dire sans argent, il était parvenu à lever dans les cantons, il fit mine d'abord d'aider les Genevois dans cette guerre, pour les abandonner le mois suivant (mai 1589). Son exemple fut suivi par l'armée bernoise. Livrés à eux mêmes les Genevois, seuls désormais, soutinrent avec un courage héroïque, une ténacité surhumaine, la lutte effroyable que leurs livraient les Espagnols et les Italiens du duc.

C'est que ce contingent suisse de Sancy avait l'ordre de rejoindre le malheureux Henri III, auquel il apporta, au mois de juillet, quelque réconfort, peu après que le roi de Navarre fut de son côté accouru à la rescousse du prince maudit par la Ligue. Sancy arrivait au moment où son maître allait être assassiné (3 août 1589). Il assista à l'avènement du Béarnais au trône de France. Bien plus, en lui procurant le concours des Suisses, il assura au premier roi Bourbon la succession du dernier roi Valois, point culminant de la carrière de Sancy, service inappréciable, que Henri IV reconnut et sur lequel notre auteur a grand'raison d'insister.

Comptant sur la dextérité de cet orateur fertile en ressources et en expédients, le nouveau roi de France envoya encore Sancy lever des troupes et de l'argent, en Allemagne, cette fois. Mais là, Sancy échoue; ses soldats sont battus. Avec ce qu'il en reste, Sancy, au mois de décembre 1590, retourne au secours des Genevois, qu'il avait abandonnés pendant près de deux ans d'une infernale guerre.

C'est alors qu'il fait avec les Lurbigny, les Conforgien et les Chaumont-Quitry cette brillante campagne de Savoie de trois mois, après laquelle il abandonne de nouveau les Genevois. Ceux-ci ne souffrirent pas trop du départ de ces troupes, dont ils avançaient la solde jusqu'à se ruiner eux-mêmes. Ce devait être l'origine de ces longues négociations, confiées aux conseillers les plus éminents de la République, qui devinrent, presque à titre permanent, les ambassadeurs à la cour de France, spécialement chargés de réclamer l'exécution du contrat de Sancy et le remboursement des énormes frais de guerre, avancés par les Genevois. Entre temps, des armistices répétés et des négociations permirent à ces derniers de respirer, sans que le départ de Sancy leur portât préjudice.

Après tant d'autres qui ont raconté sommairement cette histoire, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, M. Mittler a repris le sujet. Comme son travail ne comprend qu'un temps très court, il a pu à loisir vérifier, contrôler, rectifier, compléter chaque fait déjà relaté dans des ouvrages d'une portée plus générale. Pendant deux ans, il suit son héros pas à pas, jour après jour, en recourant à la masse des documents manuscrits ou imprimés, à un nombre imposant d'ouvrages historiques, le vieux Mézeray compris, qui

doit se trouver flatté de figurer en si savante compagnie. Il n'en ressort pas moins que les sources les plus intéressantes se trouvent aux archives du ministère français des affaires étrangères, dont les volumes *Suisse* et *Genève* renferment la correspondance des ambassadeurs et capitaines français en Suisse.

Dans cette correspondance, Sancy se livre à de violentes invectives, à des diatribes injustes contre les Genevois, qu'il pressure de ses demandes d'argent, quoiqu'ils aient déjà vidé, pour la Cause, le fond de leur *Arche*. Fait curieux: dans le «Discours sur l'occurrence de ses affaires», rédigé plus tard, Sancy change de langage et traite bien plus gentiment les Genevois. Notre auteur ne relève peut-être pas assez ce retour à la justice et à la raison. Et puisqu'il faut critiquer cet ouvrage, d'ailleurs excellent, nous pourrions observer d'une façon générale que cette recherche minutieuse du détail, si précise et si précieuse soit-elle, nuit à la vivacité du récit et au pittoresque. Puis, pour passer du général au particulier, et à l'orthographe de certains noms propres, par exemple, nous pouvons affirmer que le nom de *Dumaine* sous lequel notre auteur, à l'instar de M. de Segesser, travestit le duc de Mayenne étonnera toujours un lecteur français. Le marquisat du Maine, attribué au début au chef de la Ligue, fut érigé en duché pairie, et à cette époque le nom de Mayenne prévalut.

Nous écrivions aussi de Reau, de Fresne, et non *Réau* et *Fresnes*. La valeur respective des titres préliminaires de maître des requêtes et conseiller d'Etat et de la qualité ministérielle de membre du Conseil des finances et des affaires n'est pas suffisamment indiquée. Il convient de distinguer aussi les droits de suzeraineté des rois de France sur le comté de Flandre, auxquels François I<sup>er</sup> avait renoncé au profit de Charles-Quint, et ceux de seigneur féodal que possédait, en vertu d'une succession de famille, Henri IV de Bourbon sur certaines villes et terres dépendant du roi d'Espagne. Henri IV les vendit plus tard. Enfin est-il exact de dire qu'avant le comte de Savoie l'office de vidomne était aux mains du comte de Genève (ehemals von den Genfer Grafen übernommen, S. 384)?

Mais tout ceci, ce sont pures vétilles. Le travail de M. Mittler n'en est pas moins remarquable d'érudition et de précision historique. Il est véritablement digne d'éloge. C'est une base essentielle pour exécuter le portrait de ce diplomate, un peu coureur d'aventures à la manière des hommes de la Renaissance, personnalité bien digne d'inspirer dans son ensemble, un auteur épris de pittoresque.

Chambésy (Genève).

F. De Crue.

**Stephan Pinösch**, Die ausserordentliche Standesversammlung und das Strafgericht vom Jahr 1794 in Chur. 1917. 272 S. (in Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft, X. Bd. Heft 1).

Es war eine glückliche Idee, der bündnerischen Revolutionsversammlung von 1794 eine besondere Studie zu widmen. Freilich hat schon vor fünfzig

Jahren Ch. Kind im ersten Jahrgang der Rätia, 1853, eine solche zu geben versucht. Ganz abgesehen von seiner mangelhaften Dokumentierung, betrachtete und beurteilte aber Kind die damalige Staatsumwälzung von einem recht einseitigen Standpunkt aus. Pinösch's Arbeit kann man einen derartigen Vorwurf nicht machen. Sein mit vielem Fleiss in den verschiedenen Archiven des Landes gesammeltes Material hat er indessen nicht durchweg genügend verarbeitet und auf die Darstellung gleichfalls zu wenig Sorgfalt verwendet. Die Gliederung des Stoffes ist nicht glücklich, so dass der Verfasser sich genötigt gesehen hat, in den beiden letzten Kapiteln, die von der gesetzgeberischen Tätigkeit der Standesversammlung und den Strafurteilen im besondern handeln, vielfach das zu wiederholen, was er bereits sagte im allzu langen 4. Kapitel, das dem Verlauf und der Tätigkeit der beiden Versammlungen im allgemeinen gewidmet ist. Sodann müssen wir betonen, dass die häufigen fremdsprachigen Zitate im Texte selbst eine Rücksichtslosigkeit gegenüber der deutschen Sprache bedeuten. Zu tadeln ist ferner, dass den romanischen Gedichten nicht die deutsche Uebersetzung beigegeben wurde.

Die Frage nach den Ursachen der Volkserhebung von 1794 ist ungenügend vertieft worden. Die Umgestaltung und Neuorientierung der Parteien vollzog sich nicht gerade in der Weise und namentlich nicht so rasch, wie der Verfasser darstellt. Was er über die Anstände des Freistaats mit dem Veltlin sagt, beweist, dass er den wirklichen Ursprung und das ganze Wesen dieser Bewegung im andern Rätien ganz und gar nicht erfasst hat. Dasselbe gilt auch von der sogenannten Emigrationsfrage, die er irrthümlicherweise als eine religiöse Angelegenheit darstellt, derweil sie für alle Parteien eine ausschliesslich oder doch vorwiegend politische war. Wenn der Verfasser des weitern behauptet, dass das Bündner Volk unselbständig war, sich von seinen Parteiführern hinreissen und sozusagen kaufen liess, so sehen wir uns veranlasst, dieses Urteil als allzuhart und ungerecht zurückzuweisen. Wer die Abstimmungsergebnisse der damaligen Zeit genauer studiert, der wird vielmehr die Entdeckung machen, dass die Gemeinden, trotz häufigem Wankelmut und andern Schwächen, vielfach Mehren abgaben, die unabhängiges Urteil, politischen Sinn und Gerechtigkeitsgefühl bekundeten. Wäre ihr Wille im rätischen Freistaat tatsächlich oberstes Gesetz gewesen, so würde manches darin anders gekommen sein.

Die Darsellung der Vorgänge und Beratungen des Jahres 1794 verraten beim Verfasser eine gründlichere Sachkenntnis. Gerne hätten wir es jedoch gesehen, wenn er über die Führer der Volkserhebung und der zwei Versammlungen einige biographische Notizen gegeben und auch die Kämpfe innerhalb derselben näher untersucht hätte; hier würde die von ihm zu wenig benützte Privatkorrespondenz die amtlichen Protokolle in wertvoller Weise ergänzt haben. Was er über die Stellung der Standesversammlung zu Oesterreich sagt, stimmt; ihr Verhältnis zu Frankreich dagegen ist zu wenig aufgeklärt worden. Im allgemeinen aber würdigt Pinösch die Revolution von 1794 und ihr gesetzgeberisches Werk, die Landesreform, deren Charakter gar nicht revolutionär war, richtig.

Münchenbuchsee.

Alfred Rufer.



**Bernhard Delnon**, Gaudenz von Planta, ein bündnerischer Staatsmann (1757—1834), XI und 328 S., Chur 1916.

Zu den hervorragendsten Gestalten der Bündner Geschichte aus der bewegten Zeit von 1789—1830 gehört unstreitig Gaudenz von Planta. Einer der ältesten Familien des Landes entstammend, begann er seine politische Laufbahn als oberster Kriminalrichter des Veltlins. In dieser Stellung lernte er die ungeheuren Missbräuche der Verwaltung kennen, was den rechtlich und humanitär gesinnten Mann bewog, die Sache des gerade damals immer energischer die Abschaffung des Willkürregimentes und die Herstellung gesetzmässiger Zustände verlangenden Veltliner Volkes bei seinen eigenen Landsleuten zu unterstützen. Mit aller Kraft stürzte er sich mit einigen Freunden, den Patrioten, in den Kampf gegen die herrschende Partei der Salis. Die Volkserhebung von 1794 machte ihn anfänglich zu ihrem Führer. Drei Jahre später, als die Revolution die Untertanenlande ergriff, ging er als Abgeordneter des Kongresses zu Chur zu General Bonaparte und suchte dessen Vermittlung nach, und als infolge der treulosen, den ausdrücklichen Willen der oberherrlichen Gemeinden missachtenden Politik der Geschäftsleiter die untertänigen Landschaften verloren gingen, da fiel ihm und J. U. v. Sprecher die undankbare Mission zu, mit der Regierung zu Paris Unterhandlungen anzubahnen zum Zwecke der Wiedererlangung des Veltlins, Bormios und Chiavennas. Während der Helvetik war er eine Zeitlang Regierungsstatthalter zu Bern, dann von Mitte 1800 an Präsident des Präfekturrates für Graubünden und schliesslich Regierungsstatthalter daselbst. Nach dem Sturz der Helvetik zog er sich vom öffentlichen Leben zurück; in der Restaurationszeit aber war er mehrmals bündnerischer Regierungsrat, Bundespräsident und Tagsatzungsabgeordneter.

Von diesem klassisch und juristisch feingebildeten, gelegentlich sein Romanentum stark betonenden, leidenschaftlichen und zur Gewalttätigkeit neigenden, aber doch sehr scharfsinnigen und politisch begabten Manne eine Lebensgeschichte zu schreiben, war eine verlockende und dankbare Aufgabe. Denn die recht zahlreich erhaltenen Briefe und Aktenstücke, die teils von Planta verfasst sind, teils sich auf ihn beziehen, setzen eine kundige Hand sehr wohl in stand, ein äusserst lebensvolles, interessantes, aber auch ziemlich vollständiges Bild zu entwerfen von dieser, trotz aller Eigenart doch eminent repräsentativen Erscheinung, ihrem Wesen, ihrer Weltanschauung, ihren politischen Grundsätzen und Bestrebungen zu den verschiedenen Perioden ihres Lebens. Was aber Delnon uns gibt, das ist nichts anderes als eine mehr einer blossen Kompilation gleichende Geschichte der damaligen Zeit, in welche die Planta betreffenden Notizen eingefügt sind. So erhalten wir eine Biographie, in der Planta selbst, statt im Mittelpunkt der Darstellung zu stehen, gewöhnlich in den Hintergrund gedrängt wird.

Gerne wollen wir indess anerkennen, dass der Verfasser Planta nicht, wie dies bisher vielfach geschah, durch die Brille seiner Gegner betrachtet, sondern vorurteilsfrei und im Ganzen auch richtig beurteilt. Daneben bietet sein Buch freilich noch zu recht vielen Aussetzungen Anlass. Im Vorwort

schreibt er, dass unser Werk erst zu einer Zeit erschienen sei, da der grösste Teil seiner Arbeit bereits im Probedruck vorlag, dass es jedoch noch bei der Korrektur verwertet werden konnte. Der I. Band unserer Publikation: „Der Freistaat der III Bünde und die Frage des Veltlins“, erschien im Dezember 1916. Wer nun unsere Darstellung mit dem 1. Teil derjenigen Delnons vergleicht, der wird sofort erkennen, dass dieser nach jener umgearbeitet worden sein muss. Wie unter solchen Umständen 1916 als Druckjahr angegeben werden konnte, ist uns schwer verständlich.

Delnons Buch wimmelt von Schreibfehlern, Ungenauigkeiten und falschen Auslegungen. Es scheint, dass er noch nicht richtig citieren könne. Wir vernehmen da zum erstenmal, dass wir ein Buch geschrieben haben sollen über: „Graubünden und die Kämpfe um die Erhaltung der Untertanengebiete.“ Ferner vergleiche man die Kaulek, Papiers de Barthélemy, Bd. III S. 111 und 97 entnommenen und S. 53 und 55 abgedruckten Citate. Barthélemy heisst S. 64 auch Marthélemy, Dubuisson S. 52 wird einige Zeilen weiter unten zu Debuissou, etc. S. 60 tritt das Strafgericht von 1794 am 23. Mai, S. 66 am 22. zusammen, welches Datum das richtige ist. Die Fussnoten stehen bisweilen ebenfalls auf der falschen Seite, so S. 49, 55, 64.

Schwerer in Betracht fallen natürlich die sachlichen Fehler und Irrtümer. S. 48 schreibt er, die Salis hätten versucht, dem vom Veltlin und der Opposition erhobenen und durchgesetzten Begehren nach der Auswanderung der Protestanten aus den Untertanenlanden ein solches nach der Emigration der Katholiken „aus den vorwiegend reformierten Bündnertälern entgegenzustellen.“ Allerdings verlangten die Salis die Emigration der katholischen Bündner, aber nicht aus dem reformierten Teile herrschender Lande, sondern aus dem Veltlin und Chiavenna. S. 98 steht: «Frankreich hat bisher die Erklärungen seines Senats den interessierten Völkern gegenüber feierlichst verschwiegen“ Im Original (s. Rufer I. S. 136) aber liest man: *La France a jusques au moment présent religieusement gardé envers les peuples intéressés les déclarations solennelles faites par son Sénat.* Garder darf hier ganz und gar nicht im Sinne von verschweigen gedeutet werden, sondern hat lediglich den von einhalten oder beobachten S. 118 wird behauptet, dass der Zuzug gleichzeitig, wie er Planta nach Mailand zu senden beschloss, noch drei weitere Deputierte wählte, die auf allfälliges Verlangen Bonapartes sofort nach Mailand abgehen sollten; «es waren dies: Landvogt Dosch, Präsident Caderas und Hauptmann J. G. Salis-Seewis.“ Man lese das Protokoll nach (Rufer II, S. 91 ff.) und man wird auf den ersten Blick finden, dass die drei genannten keinen andern Auftrag erhielten, als in Überlegung zu nehmen, ob eine Deputation nach Mailand abgehen solle. Sie bejahten die Frage und Planta wurde hiefür auserkoren. Im Abschied vom 23. Juni legte dann der Zuzug den Gemeinden noch nahe, für jeden Bund einen Deputierten zu ernennen, damit sich diese sofort auch nach Mailand begeben könnten, wenn Bonaparte auf die sofortige Sendung einer mit ausgedehnteren Vollmachten versehenen Abordnung dringen würde. Dies ist der einfache Sachverhalt. S. 175 schreibt der Verfasser, dass das Strafgericht von 1798 alle

Mitglieder des Zuzugs von 1797 büsste mit Ausnahme Jost's, der doch nach dem S. 146 gegebenen Mitgliederverzeichnis gar nicht im Zuzuge sass. Statt Jost sollte es Caderas heissen. S. 146 wird behauptet, dass Plantas Brief an I. B. Tschärner aus dem Januar 1798 nicht mehr erhalten sei. S. 180 f. bringt er ihn zum grossen Teil in Übersetzung. Dieser Lapsus wäre wohl vermieden worden, wenn der Verfasser sich nicht so sehr bestrebt hätte, die Tatsachen möglichst durcheinanderzuwürfeln.

Diese Beispiele werden genügen, um den Wert der Arbeit zu kennzeichnen. Gaudenz von Planta hätte einen sachkundigeren und gewissenhafteren Biographen verdient, oder, richtiger gesagt, es muss seine Lebensgeschichte erst noch geschrieben werden.

Münchenbuchsee.

Alfred Rufer.

## Totenschau Schweizer. Historiker 1918.\*)

24. Januar. Charles Perregaux in Neuchâtel, Mitgl. u. seit 1913 Präsident der Soc. d'hist. et d'archéologie de Neuchâtel. — Geboren am 22. Oktober 1859 in Locle, besuchte er die dortigen Schulen und ward für die Uhrenmacherlaufbahn bestimmt, wandte sich aber bald den mathemat. Studien zu und erwarb sich, nach Absolvierung des Gymnasiums in Burgdorf, der Akademie in Neuenburg und der Hochschule in München, in Neuenburg den Grad eines licencié ès-sciences mathématiques. Kurze Zeit Lehrer in Grandchamp, wurde ihm bald darauf der Mathematikunterricht an der Ecole secondaire seiner Vaterstadt übertragen; gleichzeitig übernahm er die Leitung der Ecole d'horlogerie und war einer der Hauptförderer des dortigen Technikums, dessen Direktion er während fünfzehn Jahren innehatte. Sein Interesse wandte sich namentlich der Vergangenheit der Neuenburger Uhrenindustrie zu, der die Mehrzahl seiner Publikationen gewidmet ist. Dem Redaktionscomité des «Musée neuchâtelois» gehörte er seit 1900 an. Er starb in Riehen (Kant. Baselstadt). — *Histor. Arbeiten*: Les automates de Jaquet-Droz; odyssee de trois Neuchâtelois (Musée neuchât. 31). — Un costume du XVII<sup>me</sup> siècle exhumé au Locle (l. c. 35). — Le premier pharmacien dans les montagnes neuchât. 1695 (l. c. 35). — Réglementation des cabarets dans les montagnes neuch. en 1618 (l. c. 35). — Un souvenir de la guerre de trente ans (l. c. 35). — Daniel Sandoz, receveur des montagnes de Valangin et les Suédois en 1639 (l. c. 35). — Un voyage du gouverneur de Béville 1798 (l. c. 36). — Arrestation de deux déserteurs en 1774 (l. c. 36). — Un mandement de jeûne adressé à la communauté du Locle en 1649 (l. c. 36). — Le banc des Sandoz dans le temple du Locle (l. c. 37). — La chasse aux gueux au XVIII<sup>me</sup> siècle (l. c. 37). — Comptes concernant la chasse aux gueux (l. c. 38). — Le placet de la Chaux-de-Fonds au roi Frédéric II. (l. c. 39). — La descendance des Matthey dit Pape (l. c. 41). — Le commandant en chef, baron de Lubières, au Locle, 1714 (l. c. 42). — Jean-Jacques Huguenin et la percée du Col des Roches 1801—1805 (l. c. 43). — La Saint-Frédéric au Locle [1777 et 1783] (l. c. 44). — Ferdinand Berthoud et son œuvre (l. c. 45). — Hist. de la chambre de charité du Locle (l. c. 50). — Laurent Mégevand et l'émigration de l'horlogerie neuch. à Besançon en 1793 (Musée neuchât. NS. I).

\*) Mit bester Verdankung der Beiträge der Herren Prof. Dr. Gust. Tobler in Bern, Domherr D. Imesch in Sitten und Dr. Walter Utzinger in Schaffhausen.